

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE



LIBERTÉ, ÉGALITÉ

FRATERNITÉ



L'ORPHELINE.



LIBRARY OF THE
MUSEUM OF NATURAL HISTORY

L'ORPHELINE,

VAUDEVILLE

EN UN ACTE.

PAR J. PATRAT,

ACCOMPAGNEMENT DU CITOYEN JARDIN LE JEUNE.



A PARIS,

Chez HUET, Libraire, Editeur de Pièces de Théâtre
et de Musique, rue Vivienne, N.º 8.

An quatrième de la République.

PERSONNAGES. ACTEURS.

D'HERMONT, Homme *Le C. DESSAULES.*

de bien.

BONNEFOI, Notaire *Le C. VALIÈRE.*

RICHARD, Fermier. *Le C. JULIET.*

BAZILE, Fils de Richard.

élève de d'Hermont. *Le C. GAVEAUX.*

ROSE, Orpheline. *La C.^{ne} SAINTE-AVOIE.*

UN POSTILLON.

LA SCÈNE EST A LA CAMPAGNE.

L'ORPHELINE,

V A U D E V I L L E

E N U N A C T E.

*Le Théâtre représente le cabinet d'un homme instruit;
tout y respire la propreté, et rien n'y annonce l'opulence.*

SCÈNE PREMIÈRE.

D'HERMONT assis ; BAZILE à genoux , lui
tient une main , et passe l'autre autour de son corps ;
ROSE , appuyée sur le bras du fauteuil , le tient
embrassé.

B A Z I L E.

M on digne ami !

R O S E.

Mon bienfaiteur !

B A Z I L E.

Ne retardez pas ma félicité.

R O S E.

Mettez le comble à vos bienfaits.

D'HERMONT les caressant.

Mes enfans ! mes enfans !

B A Z I L E.

Vous me voyez à vos pieds.

R O S E.

Je suis dans vos bras.

D'HERMONT.

Intéressantes créatures ! vous méritez bien d'être
heureux ! — Mais....

ROSE.

Qui vous arrête ?

BAZILE.

Qui vous retient ?

D'HERMONT.

La raison.

N.^o 1. AIR : *Deux enfans s'aimoient d'amour tendre.*

ROSE.

Interrogez votre tendresse,
Qu'elle parle en notre faveur.

D'HERMONT.

Il faut consulter la sagesse
Avant de consulter son cœur.

BAZILE.

Pour que votre main nous unisse,
Il vous suffit de le vouloir.

D'HERMONT.

Non, mes enfans; c'est la justice
Qui doit diriger le pouvoir.

BAZILE.

Je ne puis comprendre la raison de ce délai.

D'HERMONT.

Je vais vous l'expliquer. Ecoutez-moi tous les deux.

Quatre ans avant la révolution, victime d'un jugement inique, je rassemblai les débris de ma fortune, et je vins m'établir dans ce village. Douze mille livres de rentes viagères, quelques meubles et quelques bijoux échappés du naufrage, un peu d'argenterie; voilà ma richesse.

Je crus trouver le bonheur dans cette solitude; mais éloigné du seul ami que mon infortune n'a point rebuté, je sentis que mon cœur avoit besoin de s'attacher. — Bazile me montra d'heureuses dispositions. — Je me plus à l'instruire. Son père, alors petit fermier, m'en témoignoit sa reconnaissance. — Mais depuis quelque tems....

BAZILE *vivement.*

Il vous estime; il vous aime toujours.

D' H E R M O N T .

Puis-je l'aimer et l'estimer encore ?

B A Z I L E .

Mon père....

D' H E R M O N T .

A fait une fortune rapide, et son cœur s'est endurci.

N.º 2. AIR : *De vos bienfaits, de son amour.*

Dans le sein de la pauvreté,
Jadis le villageois paisible,
En invoquant l'humanité,
Détestoit le riche insensible.
Les besoins ont fui de chez lui;
Il ne s'occupe plus des nôtres,
Et le cruel fait aujourd'hui
Tout ce qu'il blâmoit dans les autres.

B A Z I L E .

Je crois que mon père....

D' H E R M O N T .

Ne cherche point à l'excuser, mais à réparer ses fautes.
La révolution arriva : mon cœur s'épanouit aux doux rayons de l'espérance ; de nouveaux devoirs s'offrirent à mes regards avides : le désir de mériter le titre glorieux d'homme libre m'enflamma.

J'appris qu'au sortir de nourrice, un enfant avoit été placé dans le couvent qui existoit alors à deux lieues d'ici ; qu'on ignoroit le nom de ses parens ; que la somme remise à la supérieure étant épuisée, et les communautés religieuses supprimées, cette malheureuse créature, âgée alors de dix ans, alloit se trouver dans un abandon dangereux — L'homme sensible ne délibère pas ; il agit. Je pars ; je la demande ; je l'obtiens ; je la conduis ici ; et je la fais passer pour ma nièce.

B A Z I L E .

Quoi ! Rose...

D' H E R M O N T .

Est Orpheline. (*à Rose qui baisse les yeux.*) N'en rougis pas, mon enfant ; les fautes de tes parens ne doivent point rejaillir sur toi.

ROSE.

Si je rougis, c'est d'avoir eu quelque chose de caché pour Bazile.

BAZILE.

Ce secret appartenait à votre bienfaiteur, vous ne pouviez pas me le révéler; mais je ne vois rien là qui doive retarder mon mariage.

D'HERMONT.

Ton père est avare : il croit Rose ma nièce....

BAZILE.

Il m'aime trop pour s'opposer à ma félicité.

D'HERMONT.

Je le souhaite; mais cela ne suffit pas.

ROSE.

Encore ?

D'HERMONT.

Et si tes parens alloient te réclamer ?

ROSE.

De quoi se plaindroient-ils ?

N.^o 3. AIR : *Te bien aimer, ô ma chère Zélie !*

Jamais, hélas ! je n'embrassai mon père ;

Il me laissa languir dans le malheur.

Vous avez pris pitié de ma misère,

Prenez aussi tous ses droits sur mon cœur.

Jamais, hélas, etc.

Ensemble

BAZILE.

Jamais, hélas ! elle ne vit son père ;

Il la laissa languir dans le malheur.

Vous avez pris pitié de sa misère :

Ah ! vous avez tous ses droits sur son cœur.

D'HERMONT.

Hé bien, si Richard y consent, si vous me promettez tous les deux d'épurer la source de sa fortune par l'emploi que vous en ferez....

ROSE et BAZILE.

Nous vous le jurons.

VAUDEVILLE.

9

D'HERMONT.

Vous serez mariés demain.

BAZILE.

Mon digne ami !

ROSE.

Mon protecteur !

D'HERMONT.

Point de remerciemens ; je ne travaille que pour moi.
Quel bien est préférable à un ami sincère, à une fille
chérie !

ROSE.

Combien ce titre me rend fière !

D'HERMONT.

Combien il me rend heureux !

ROSE.

Je vous dois tout.

N.º 4. Air : *Par des fleurettes.*

C'est par vous que je pense,
Et je sens dans mon cœur
Que la reconnoissance
Est le plus grand bonheur.

D'HERMONT.

Il est une jouissance
Encore plus douce à sentir.

ROSE et BAZILE *doucement.*

Et quel est donc ce plaisir ?

D'HERMONT *avec expression.*

La bienfaisance.

BAZILE.

C'est un plaisir dont vous pouvez parler sagement,
car vous en jouissez tous les jours.

D'HERMONT.

Si chacun était persuadé que le premier devoir de
l'homme est de se rendre utile aux autres, que de peines
cruelles seroient inconnues ! que de jouissances pures
seroient senties !

N.º 5. AIR: *Chœur de Richard.*

Aimer tous les humains ,
 Adoucir leurs chagrins ,
 En essuyant leurs pleurs ;
 Appaiser leurs douleurs ,
 Ardemment les servir ,
 Tendrement les chérir ,
 Propager le bonheur ,
 C'est le charme du cœur.

E N S E M B L E.

Appaisons la douleur ,
 Soulageons le malheur ;
 Propager le bonheur ,
 C'est le charme du cœur.

R O S E.

Nous n'oublierons jamais vos leçons.

B A Z I L E.

Jamais, jamais.

D' H E R M O N T.

Tant mieux pour vous et pour les autres.

N.º 6. AIR: *Jeunes amans cueillez, etc.*

A Rose. { Ne rebute pas l'indigent,
 Sois tendre épouse et bonne mère.

ABazile { Préférant l'honneur à l'argent,
 N'exige qu'un juste salaire.

(*Les prenant tous les deux par les mains.*)

Et vous fixerez à jamais
 Le bonheur dans votre ménage.
 La sagesse embellit les traits ;
 La vertu soutient le courage.

B A Z I L E.

Je cours trouver mon père, et je le ramène avec moi.

D' H E R M O N T.

Va, mon ami.

B A Z I L E *s'en allant.*

Adieu, ma Rose.

ROSE.

Adieu, Bazile.

SCÈNE II.

ROSE, D'HERMONT.

D'HERMONT.

COMME il t'aime !

ROSE.

O je lui rends bien !

D'HERMONT.

C'est un honnête garçon : tu seras heureuse avec lui.

ROSE.

J'en suis sûre.

D'HERMONT.

Je ne crains qu'une chose.

ROSE.

Quoi donc ?

D'HERMONT.

Que la richesse ne t'éblouisse.

ROSE.

Ah ! ne le pensez pas.

D'HERMONT.

Souviens - toi sans cesse que tes premiers devoirs sont
ceux d'épouse et de citoyenne.

ROSE.

Ils me sont chers.

D'HERMONT.

N.º 7. Air : *Des portraits à la mode.*

N'aimer que le faste et la volupté,

Ecouter l'orgueil et la vanité.

En passant la nuit altérer sa santé,

C'étoit la vieille méthode ;

Mais s'occuper de soins intéressans,

Et s'amuser de plaisirs innocens ;

Aimer sa patrie et chérir ses enfans ;

Voilà les devoirs à la mode.

Je les remplirai tous.

SCÈNE III.

LES MÊMES, BONNEFOI.

BONNEFOI, *sans être vu.*

Où est-il? Où est-il que je l'embrasse.

D'HERMONT.

Me trompai-je? C'est la voix de mon ami.

BONNEFOI *paraissant.*

Eh! bon jour mon vieux camarade.

D'HERMONT *courant dans ses bras.*

Mon cher Bonnefoi!

BONNEFOI.

Que je t'embrasse encore!

D'HERMONT.

Qu'avec plaisir un bon citoyen presse un honnête homme dans ses bras!

BONNEFOI.

C'est un plaisir d'autant plus vif qu'il est assez rare aujourd'hui.

(*voyant Rose.*)

(*A d'Hermont.*)

Pardon; je ne vous avois pas vue. Qui est cette belle enfant?

D'HERMONT.

Je te le dirai; tu arrives tout exprès pour être de sa noce.

BONNEFOI *riant.*

(*A Rose.*)

En vérité?... (*Rose rougit et se retire.*) Cela vous fait fuir.

SCÈNE IV.

BONNEFOI, D'HERMONT.

BONNEFOI.

ELLE est charmante.

D'HERMONT.

Elle est encore plus aimable. -- Mais satisfais mon impatience ; viens-tu t'établir à la campagne ? As-tu quitté ton étude ?

BONNEFOI.

Non , mon ami ; tant que l'homme de bien peut être utile à son pays , il n'abandonne pas son poste. On s'occupe des moyens de comprimer l'avidité , et de ramener tout à sa juste valeur.

D'HERMONT.

Heureux les français qui participeront à cette grande mesure.

BONNEFOI.

Les notaires sont utiles à cette opération , et je retourne incessamment à Paris.

D'HERMONT.

Et que viens-tu faire ici ?

BONNEFOI.

Une bonne action.

D'HERMONT.

Pardon ; je n'aurois pas dû te le demander : ... tu restes quelque temps avec moi ?

BONNEFOI *gaiement.*

Oui certainement. -- Le temps de changer de chevaux.

D'HERMONT.

Ah ! de grace...

BONNEFOI.

N'insiste pas ; je serois obligé de te refuser.

Il faut un motif bien pressant pour excuser un si prompt départ.

BONNEFOI.

Aussi l'est-il.

N.^o 8. AIR : *Je puis berger trop dédaigneux.*

Je vais finir l'adversité
D'une innocente créature ,
Lui rendre sa propriété
Et tous ses droits à la nature. (bis.)

Puis-je trop hâter le bonheur
De l'orphelin qu'on persécute ?
Pour qui languit dans la douleur ,
C'est un siècle qu'une minute.

D'HERMONT.

Tu as raison : puis-je savoir.....

BONNEFOI.

Voici le fait. -- Il y a environ seize ans, qu'un jeune homme, pour éviter les reproches d'un oncle fier de son antique chimère, épousa en secret une petite bourgeoise qui mourut en devenant mère. Obligé de partir pour l'Amérique, il déposa chez moi un paquet cacheté, avec ordre de ne l'ouvrir qu'au décès de son oncle. -- Le jeune homme a péri dans le trajet ; l'oncle vient de mourir : j'ai ouvert le paquet devant témoin. Il contenoit toutes les preuves de la validité du mariage, de la légitimité de l'enfant, avec les renseignemens nécessaires pour le retrouver. -- Je n'ai pas perdu un moment ; je me suis mis en règle ; j'ai fait adjuger la succession à l'enfant : je viens le chercher, lui porter cette bonne nouvelle, et lui procurer le plaisir de récompenser ceux qui l'ont secouru dans son malheur. Cinq cents louis en or trouvés dans la cassette du défunt sont destinés à ce dernier usage.

D'HERMONT.

Que le jeune homme sera content.

BONNEFOI.

C'est une fille.

D'HERMONT, *avec intérêt.*

Une fille !

SCÈNE V.

LES MÊMES, UN POSTILLON.

LE POSTILLON, *sans être vu, faisant claquer son fouet.*

Hoé ! Hoé !

B O N N E F O I.

Les chevaux sont prêts. Adieu, mon ami.

D' H E R M O N T.

Un moment.

B O N N E F O I.

Pas possible.

D' H E R M O N T.

Apprends-moi seulement dans quel endroit...

LE POSTILLON *paraissant.*

Allons, not'bourgeois, partons : j'ons des chemins d'enfer; n'y a deux lieues, mais c'est de la traverse.

D' H E R M O N T.

Deux lieues !

B O N N E F O I.

Je te suis. — Mon ami, je te reverrai en passant.

D' H E R M O N T.

Dis-moi seulement.

B O N N E F O I.

Tout est dit : la moitié de l'existence d'un honnête homme appartient à son pays. L'autre à l'humanité, et je vais remplir mes deux tâches.

N.º 9. AIR : *Citoyens, vous parlez de paix.*

En passant j'ai voulu te voir ;
Pour moi c'est une jouissance ;
Et je revole à mon devoir
Quand j'aurai sauvé l'innocence.

Ami, dans les cœurs délicats,
Malgré le penchant qui les lie,
L'amitié ne l'emporte pas,
Sur l'honneur et sur la patrie.

SCÈNE VI.

D'HERMONT *seul.*

IL part sans m'instruire : heureusement il sera bientôt de retour. — Quel être respectable ! Voilà les hommes auxquels on peut sans risque confier les intérêts de leurs concitoyens. — Mais il vit retiré, et le gouvernement, dont les intentions sont pures, peut-il aller dans la retraite sonder le cœur de l'honnête homme ? Ah ! la modeste réserve des sages, et l'orgueilleuse activité des méchans nous ont fait également des maux incalculables.

N.^o 10. AIR : *Que j'aime à voir , etc.*

Pour nos malheurs, le vrai mérite
Trop souvent ne se montre pas,
Et l'intrigant qui sollicite,
Sur l'honnête homme obtient le pas.
Si l'on distinguait sur la face
Et les vices et les vertus,
Combien de gens seroient en place !
Combien d'autres n'y seraient plus.

SCÈNE VII.

D'HERMONT, ROSE.

ROSE.

VOILA le journal.

D'HERMONT.

Donne, mon enfant. — Je ne reçois jamais ce papier sans tressaillir ; chaque fois que je commence à le lire,

N.^o 11. AIR : *C'est un enfant.*

Tout mon cœur s'ouvre à l'espérance
D'apprendre la fin de nos maux ;
Et de voir ombrager la France
Sous les lauriers de nos héros,

Après la victoire,
Le prix de la gloire
Qui doit enchanter les Français:
Ah! c'est la paix!
Ah! c'est la paix!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BAZILE.

ROSE *gaiement.*

Voici Bazile de retour.

D'HERMONT.

Il a l'air bien triste.

ROSE *avec inquiétude.*

Hé bien, mon ami?

BAZILE *tristement.*

Ah, Rose!

D'HERMONT.

Allons; je l'avais prévu. Richard a changé d'avis.

BAZILE.

Pas tout-à-fait.

D'HERMONT.

Explique-toi.

BAZILE *hésitant.*

Il exige.....

ROSE *avec impatience.*

Quoi?

BAZILE *voyant entrer le Richard.*

Le voici.

ROSE *à part.*

Que je suis inquiète!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, RICHARD.

D'HERMONT.

Bon jour, père Richard.

L'ORPHELINÉ,

RICHARD.

Serviteur, citoyen d'Hermont.

D'HERMONT.

Comment vont vos affaires ?

RICHARD.

Ma fy, ça ne va pas trop bien.

D'HERMONT.

Mais il me semble que le temps est très-favorable pour préparer une récolte abondante.

RICHARD.

C'est vrai : la leune nous a apporté un p'tit brin de
(*en confidence*)
gélée qui ne fra pas mal à nos terres. Mais ça baisse.

D'HERMONT.

Quoi ?

RICHARD.

Le prix des denrées.

D'HERMONT.

Hé mais tant mieux : — c'est une preuve qu'on s'occupe des moyens de nous rendre l'abondance.

RICHARD.

Oui ! à nos dépends.

D'HERMONT.

Qu'osez-vous dire ? (*sarrétant tout à coup et sadressant aux jeunes gens*) Allez faire un tour de jardin, mes enfans. (*à part*) N'avilissons pas le père aux yeux du fils.(*Rose et Bazile sortent.*)

SCÈNE X.

D'HERMONT, RICHARD.

RICHARD.

Pourquoi les renvoyez-vous ?

D'HERMONT.

Pour vous sauver la honte de rougir devant eux.

RICHARD.

Moi ?

D'HERMONT.

Vous osez vous plaindre, vous ! Avez-vous oublié ce que vous étiez avant la révolution, et ce que vous êtes aujourd'hui ?

RICHARD.

Dam ! — chacun a son tour.

N^o. 12. AIR : *Du petit matelot.*

J'avions eune triste destinée,
J'étions vaxé, queuqu'fois battus ;
Et j'travaillons toute eune année
Pour gagner qu'euque méchans écus.
En f'sant chaque jour eune bonne affaire,
J'en ons haut comm' ça dans un sac,
Et j'nous moquons de la misere
Comme d'une pipe de tabac.

C'était à qui nous frait enrager.

MÊME AIR.

L'seigneur ordonnait des corvées,
Sans pitié pour les pauvres gens.
De la dixme de nos denrées
Not' curé privait nos enfans.
Au seigneur, prenant not' revanche,
J'ons joué plus d'un tour de jarnac,
Et je ne fétons plus le dimanche,
Ça les fait fumer sans tabac.

D'HERMONT.

Eh ! vous richard, vous que j'ai connu si bon, si humain, comment pouvez-vous vous accoutumer à voir souffrir vos semblables sans pitié ?

RICHARD.

Quand on est fermier, faut faire comm'les autres, ou ben on se fait montrer au doigt. Accoutez-les : y vous iront. . .

N^o. 13. AIR : *Du serin.*

Tous les habitans de la France
S'roient morgué ben chétifs sans nous ;
J'leur fournissons leur subsistance,
J'leur donnons l'existence à tous.

L'ORPHELINE,

D'HERMONT.

Il faut répondre à ces tigres.

(Finissant l'air.)

Enivrés de votre opulence,
 Voulant grossir votre trésor,
 Vous ne donnez pas l'existence,
 Vous la vendez au poids de l'or.

RICHARD.

Ça est vrai : j'profitons un tantin d'l'occasion : mais
 'avons été victime autrefois.

D'HERMONT *vivement.*

Et vous en voulez faire aujourd'hui ! quelle funeste
 maxime ! Vous avez gémi sous l'oppression du riche,
 et c'est le pauvre que vous en punissez. Ah, Richard !
 fuyez l'exemple pervers de ces agriculteurs avides, de
 ces égoïstes rancuneux : ils ont égaré votre esprit, mais
 je me plais à croire qu'ils n'ont pas encore corrompu
 votre cœur. Abandonnez ces cruelles idées de vengeance ;
 elles ont été trop long-temps la source de tous les maux.

RICHARD.

Vous conviendrez pourtant que je sommes ben pu
 heureux qu'autrefois.

D'HERMONT *vivement.*

Non certainement.

RICHARD.

Que nous manque-t-il ?

D'HERMONT.

La tranquillité que donne une conscience qui n'a rien
 à se reprocher.

N^o. 14. AIR : *Quand l'amour naquit à Cithère.*

Avec une âme froide et dure,
 Peut-on passer des jours sereins ?
 La jouissance la plus pure
 Est de servir tous les humains.

Le cri plaintif de la nature
 Nous offre ce plaisir flatteur,
 Et soulager la créature,
 C'est honorer le créateur.

RICHARD, *après un moment de réflexion.*

Citoyen d'Hermont, n'y a-t-il personne qui nous écoute?

D'HERMONT.

Non.

RICHARD.

J'vas donc vous parler à cœur ouvert. C'que vous v'nez de dire, je le sentons là; — y a même des momens ou je mourons d'envie de redevenir bon comme je l'étions autrefois.

D'HERMONT.

He! qui peut vous arrêter?

RICHARD *en confidence.*

J'craignons qu'les autres fermiers ne se moquions de moi.

D'HERMONT.

La critique des méchans fait l'éloge des gens de bien.

RICHARD.

Ah! prenez garde; — j'devons queuque chose à la vanité.

D'HERMONT *vivement.*

Et ne devez-vous rien à l'honneur?

RICHARD.

Je ne dis pouïn ça! — queuque fois c'te réflexion m'étouffe: j'avons même osé en parler à queuques fermiers, les plus hupés du canton — mais brrr! y m'avons farmé la bouche.

D'HERMONT.

Et comment?

RICHARD.

En me disant: « J'avons été trop vexés. »

D'HERMONT.

Vous en revenez toujours là! et cette idée vous rend injuste.

N^o. 15. Air: *On veut avoir ce qu'on n'a pas.*

Aux préceptes de l'équité

Nul mortel ne doit se soustraire:

Pour soulager l'humanité,

Celui qui peut tout, doit tout faire.

Si le puissant vous a foulé;

Si son devoir fut oublié ;
 Devez-vous oublier les vôtres ?
 Et pour avoir été volé ,
 Faut-il aussi (*bis*) voler les autres ?

RICHARD.

Vous pourriez ben avoir raison.

D'HERMONT.

Ah, Richard ! le villageois est né simple et bon : les conseils des méchans , la facilité de s'enrichir , l'avarice , la cupidité , tous ces fléaux ont changé son caractère. Rougissez de votre erreur , rentrez en vous-même , donnez un exemple frappant : qu'une partie de vos grains. . .

RICHARD.

Ma fy , j'n'en ont presque plus.

D'HERMONT.

Vous les avez vendu à l'état ?

RICHARD.

J'ons mieux fait qu'ça.

D'HERMONT.

Quoi donc ?

RICHARD.

Je les ont donnés. . .

D'HERMONT *avec joie.*

Vous les avez donnés !

RICHARD.

Oui. — A une compagnie d'étrangers qui nous les avons payé en numéraire.

D'HERMONT *indigné.*

Ah, malheureux !

RICHARD.

Dam ! y disons tous. — « Est-ce que not' grain n'est pas à nous ? Est-ce que je ne somm' pas libres d'en faire ce que je voulons ? »

D'HERMONT.

Non, vous ne l'êtes pas. — Nourrir nos ennemis en nous affamant , c'est trahir à-la-fois son honneur et sa patrie.

RICHARD *comme frappé de cette vérité.*

Ah, bon dieu! queque vous m'avez dit là?

D'HERMONT.

Je dois vous en dire davantage, et...

RICHARD.

Non, non : en vlà assez : ça m'chiffonne. — Parlons du mariage de nos jeunes gens.

D'HERMONT.

Soit.

RICHARD.

Bazile viant de m' dire que vot' nièce n'est pas vot' nièce.

D'HERMONT.

C'est vrai.

RICHARD.

Dam! ça change ben les choses.

D'HERMONT.

Pourquoi?

RICHARD.

J'la crayais vot' héritière ; mais comme après vot' mort on pourrait la mettre à la porte , faut savoir d'abord queu dot que vous allez lui donner.

D'HERMONT *le fixant avec étonnement.*

Quelle dot?

RICHARD.

Oui.

D'HERMONT *après un moment de silence.*

Elle apporte à votre fils des trésors inestimables.

RICHARD.

Quoique c'est donc?

D'HERMONT.

Une ame pure , un caractère heureux , et une sagesse exemplaire.

RICHARD.

Tout ça c'est bon. -- Mais ça se vend mal.

D'HERMONT.

Que voulez-vous dire?

RICHARD.

N.^o 16. AIR.

J'avons des courtiers à Paris
Qui nous vendont ben nos denrées;
Ils en font hausser les prix
Selon qu'al sont pu désirées.

Mais la vartu, la probité;
Quoi que c'te marchandise soit rare,
Au jardin de l'égalité,
Ce n'est pas ça qu'on accapare.

D'HERMONT.

Mais vous qui êtes si riche....

RICHARD.

On ne sauroit l'être trop!

D'HERMONT.

Maxime de fermier.

RICHARD.

Voyons, qué-que vous ly baillerez?

D'HERMONT.

Avec douze mille livres de rentes viagères, entouré
de malheureux, que puis-je?

RICHARD.

Pas grand'chose, — mais y a toujours le ptit magot
caché.

D'HERMONT.

Chez les fermiers, mais non pas chez les rentiers.

RICHARD.

J'en sy fâché : mais mon fils n'épousera que celle
qui lui apportera au moins deux mille écus en numéraire.

D'HERMONT.

En numéraire ! — Richard, vous cherchez un prétexte
pour rompre.

RICHARD.

Non, foi d'homme ! mais je ne pouvons pas à moins : en
conscience.

D'HERMONT.

Vous ne pouvez pas à moins ?

RICHARD.

Non, en varité de dieu !

D'HERMONT.

Eh ! pourquoi ?

RICHARD.

Faut d'la conv'nance dans les mariages : faut d'l'assortiture.

D'HERMONT.

Ah ! voilà les préjugés de la noblesse établis chez les fermiers.

RICHARD.

Cen'est pouïn ça ! ce n'est pouïn ça ! — Mais gros Piare n'a voulu bailler son consentement au mariage de son fils avec la ptite Margot, qu'à condition que le père Mathurin baillerait deux mille écus de dot à sa fille. Et je valons ben gros Pierre, j'espère.

D'HERMONT.

O vanité ! ou vas-tu te loger ?

RICHARD.

Làdessus n'y à pas à barguigner : faut dire, oui, ou non.

D'HERMONT à part.

O Rose ! la privation de quelques meubles inutiles à mon bonheur, ne m'empêchera pas d'assurer le tien. (*haut*) Richard, je donnerai deux mille écus de dot à Rose.

RICHARD.

Tant mieux ; jen baillerons autant à not sieux, et avec ça y front un genti commencement.

D'HERMONT.

Voici mes conditions : jexige que le contrat soit signé ce soir ; mais je demande huit jours pour payer la somme promise : il n'y aura point de retard, je vous en donne ma parole d'honneur.

RICHARD.

Brave homme ! c'te parole là vaut d'l'argent comptant. J'allons faire dresser le contrat. J'apporterons la même somme pour not sieux : je vous en ferons depositaire ; et je souperons ici tous ensemble ce soir.

L'ORPHELINE,

D'HERMONT.

Soit ; je vous attends.

RICHARD *s'en allant.*

Je suis content de vous.

D'HERMONT.

Je n'en puis pas dire autant.

SCÈNE XI.

D'HERMONT *seul.*

ALLONS, ma Rose sera heureuse : je ne dois rien regretter. Mon argenterie, ma boîte d'or, ma montre et ma pendule, me procureront facilement la somme promise ; ce sont mes dernières ressources ! mais je les sacrifie sans peine au bonheur de cet enfant.

SCÈNE XII.

D'HERMONT, ROSE, BAZILE.

BAZILE.

Mon père vous quitte : qu'avez-vous obtenu de lui ?

D'HERMONT.

Tout : et votre contrat de mariage sera signé ce soir.

ROSE et BAZILE.

Mon ami !

D'HERMONT.

Mes enfans, jouissez de votre bonheur. — Moi, je vais lire les nouvelles. (*Il va s'asseoir contre la table.*)

N°. 16. Duo : *Pacio caro mio sposo.*

ROSE.

Notre crainte est bannie.

BAZILE.

Notre peine est finie.

ROSE.

L'hymen enfin nous lie.

BAZILE.

Notre attente est remplie.

ROSE.

Je serai ton....

BAZILE.

Amie.

ROSE.

Tu m'aimeras pour....

BAZILE.

La vie.

ROSE.

De ta flamme....

BAZILE.

Constante.

ROSE.

J'aurai la preuve....

BAZILE *finement.*

Parlante.

ENSEMBLE.

Quelle douce promesse
Pour mon sensible cœur;
Notre constante tendresse
Fera notre bonheur.

D'HERMONT *se levant tout à coup.*

Qu'ai-je lu ? le gouvernement réclame les secours des
honnêtes citoyens : les sacrifices vont se multiplier, et je
viens de me priver de mes dernières ressources !

ROSE.

Qu'avez-vous, mon bon ami ?

BAZILE.

Quelle est la nouvelle qui vous cause cette agitation ?

D'HERMONT.

O ma Rose ! ô mon pays ! --- Et je balancerai ! non !

ROSE.

Expliquez-vous de grace.

L'ORPHELINE,

D'HERMONT à Rose.

N.º 17. AIR : *De Linval et Viviane.*

Je vais à ton ame sensible ,
 Malgré mon cœur , porter un coup terrible :
 Mais quoiqu'il me paroisse affreux ,
 A la voix d'un devoir auguste
 L'homme de bien doit être juste
 Avant que d'être généreux.

R O S E.

Je ne vous comprends pas.

B A Z I L E.

Parlez.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, RICHARD.

RICHARD.

Le notaire s'ra bentôt ici : v'là l'argent de not fioux.
 J'ons retenu les violons du village, et j'allons morgué nous
 divartir.

D'HERMONT.

Richard , savez-vous que la patrie a besoin de secours ?

RICHARD.

Qu'alle en charche.

D'HERMONT.

Elle en a trouvé.

RICHARD.

Tant mieux pour elle : ça m'fait plaisir.

D'HERMONT.

Et vous aurez l'honneur , comme tous les français...

RICHARD.

De quoi ?

D'HERMONT.

De fournir votre contingent.

RICHARD.

Moy ? je ne me mêle pouïn des affaires des autres.

D'HERMONT.

Des autres ? ce sont celles de tous.

N.º 18. AIR : *Avec le manteau de Minerve.*

La félicité d'un bon français
Tient au bonheur de la patrie ;
Loin de l'abandonner jamais ,
Il doit lui consacrer sa vie.

Puisqu'il jouit de ses travaux
Lorsque la gloire la couronne ,
Il doit partager tous ses maux
Quand la fortune l'abandonne.

RICHARD.

C'est vrai : mais je ne sy pas assez riche pour...

D'HERMONT *lui montrant la bourse.*

N'achevez pas. Voilà la preuve du contraire.

RICHARD.

Non pas , non pas : ceci appartient à not'fieux...

D'HERMONT.

Mauvaise excuse.

RICHARD *en confidence.*

Ecoutez donc , citoyen d'Hermont , ne venez-vous pas
de me dire que tout le monde donnerait ?

D'HERMONT.

Oui.

RICHARD.

Si dans le nombre un seul ne baillait rien , ça fait-il
manquer la chose ?

D'HERMONT.

Non certainement.

RICHARD.

Heben ? je serai c'ti-là.

D'HERMONT.

Vous ?

RICHARD.

N'vaut-il pas autant que ce soit moi qu'un autre ?

D'HERMONT.

Et si chacun en dit autant ?

RICHARD.

Ah ! sy ! sy ! ça n'vous fait rien à vous.

L'ORPHELINE,

D'HERMONT.

Pourquoi donc ?

RICHARD.

Vous m'avez dit tantôt qu'aviez pus der'source;
que diable donnerez-vous ?

D'HERMONT.

Vous allez l'apprendre. — Les derniers débris de ma fortune, mon argenterie, mes bijoux, j'allais tout vendre pour vous fournir la dot que vous avez exigé.

ROSE.

Ciel !

BAZILE.

Quoi !

RICHARD.

Comment morgué, vous...

D'HERMONT.

Permettez-moi d'achever. (à Rose.) Rose ? tu m'es bien chère ! mais mes premiers sacrifices appartiennent à mon pays : je ne puis plus offrir à Richard que la moitié de la somme promise : s'il la refuse, auras-tu le courage de renoncer à Bazile ?

ROSE *modestement.*

Ah ! mon seul bonheur est de remplir vos vœux.

BAZILE.

Ah, Rose ! que je vous estime !

RICHARD *stupéfait.*

Je n'en reviens pas ! quel homme et quel enfant !

SCÈNE DERNIÈRE.

LES MÊMES, BONNEFOI, LE POSTILLON.

BONNEFOI, *sans être vu.*

Mets là ce paquet et vas-t-en.

LE POSTILLON *sans être vu.*

Not' bourgeois, n'y a-t-il rien pour boire ?

VAUDEVILLE.

31

D'HERMONT.

C'est la voix de Bonnefoi.

BONNEFOI *sans être vu.*

Tiens.

LE POSTILLON *sans être vu.*

Grand merci !

BONNEFOI *paraissant.*

C'est bon , c'est bon.

D'HERMONT.

Te voilà déjà de retour ?

BONNEFOI.

Le diable t'emporte.

D'HERMONT *riant.*

Bien obligé.

BONNEFOI.

Tu pouvais m'épargner la fatigue du voyage.

D'HERMONT.

Comment cela ?

BONNEFOI.

La jeune fille que j'allais chercher est positivement celle
dont tu t'es chargé il y a cinq ans.

D'HERMONT.

Ma Rose !

BONNEFOI.

Elle-même.

BAZILE *à part.*

Que je suis inquiet !

ROSE.

Est-il possible ?

BONNEFOI.

Rien n'est plus vrai.

D'HERMONT *lui présentant Rose.*

La voilà.

BONNEFOI.

Venez , ma chère enfant.

ROSE.

Ma mère s'est donc souvenu de moi.

L'ORPHELINE,

B O N N E F O I.

Elle n'est plus.

R O S E.

O ciel!

B O N N E F O I.

N^o. 19. AIR : *La nature.*

Victime des préjugés vains,
 Votre jeune et sensible père
 Perdit une épouse bien chère,
 Et mit votre sort dans mes mains.

Jamais son ame pure
 Ne vous abandonna;
 L'honneur le guida :
 Mais qui l'inspira? — la nature.

R O S E.

Le verrai-je bientôt?

B O N N E F O I.

Vous l'avez perdu.

R O S E *consternée.*

Je suis donc orpheline!

B O N N E F O I *vivement.*

Oui, mais, j'étais son notaire; il déposa entre mes
 mains ses dernières volontés; et, grace à mes soins, vous
 ne serez plus à charge à mon ami.

D' H E R M O N T.

A charge! elle ne l'a jamais été.

B O N N E F O I *lui offrant une grosse bourse.*

Voici d'abord ce que je vous apporte.

R O S E *étonnée.*

A moi!

B O N N E F O I.

A vous.

R I C H A R D.

C'est-t'y de l'or ça.

B O N N E F O I.

Certainement.

R I C H A R D.

Tant mieux : oh ! comme gros Piare va bisquer
 quand il saura ça!

R O S E

R O S E le croyant à peine.

Quoi, monsieur ! je suis maîtresse de cette somme ?

B O N N E F O I.

Et vous pouvez en disposer à votre gré.

R O S E.

Que je suis heureuse !

R I C H A R D.

G'nia qu'à mettre ça avec le reste ; ça grossira la dot,
et je.... (*Il veut prendre la bourse.*)

R O S E.

Un moment. (*A Bonnefoi.*) Vous êtes notaire ?

B O N N E F O I.

Oui.

R O S E.

Hé bien !

N.º 20. AIR : *De l'Officier de fortune.*

J'aime Bazile avec tendresse,
Son amour faisait mon espoir ;
Mais malgré l'ardeur qui me presse,
Je saurai remplir mon devoir.

Partagez donc, je vous en prie ;
Cet or que j'offre de bon cœur,
Une moitié pour ma patrie,
Et l'autre pour mon bienfaiteur.

B O N N E F O I

Aimable enfant !

D' H E R M O N T.

Que je suis fier de mon élève !

B A Z I L E à son père.

Ah, mon père ! faudra-t-il que je renonce...

R I C H A R D.

Non morgué ! c'est trop beau pour ne pas être imité.
(*A d'Hermont.*) Gardez vot' avoir ; je me charge de
tout : si les fermiers se moquons d'moi , je m'en con-
solons avec ma conscience. — (*A d'Hermont.*) Ren-
dez - moi mon argent. (*A Bonnefoi.*) Monsieur le
citoyen Bonn... Bonn...

L'ORPHELINE,
BONNEFOI.

Bonnefoi.

RICHARD.

C'est ça.... Monsieur le citoyen Bonnefoi, vous êtes notaire ?

BONNEFOI.

Oui.

RICHARD.

Hé ben, je vous chargeons de donner c'te somme à la Nation : non pas comme un emprunt forcé, mais comme un don volontaire.

D'HERMONT *l'embrassant.*

Je retrouve mon cher Richard.

BAZILE *de même.*

Mon bon père.

RICHARD.

Oh ! comme je respirons à l'aise à s't'heure (*à d'Her-
mont.*) Etes-vous content d'moi ?

D'HERMONT.

Si tous ceux qui ont abusé des circonstances pour s'enrichir injustement osaient en agir comme vous, la dette de l'état serait bientôt acquittée.

BAZILE *à d'Herment.*

Serois-je le seul malheureux ?

D'HERMONT.

Non, mon cher Bazile : ton père a réparé ses fautes, et tu n'en a jamais commis. (*à Bonnefoi gaiement.*) Mon ami, ils s'aiment.

BONNEFOI *le contrefaisant.*

Mon ami, il faut les marier.

D'HERMONT *à Bazile.*

Mon ami, Rose est à toi.

BONNEFOI.

Avec vingt mille livres de rente, en bonnes terres.

BAZILE.

Cela n'ajoute rien à mon bonheur.

D'HERMONT *a Richard.*

Vous voyez l'effet du bon exemple : que chacun s'empresse à le donner.

N.º 21. AIR : *Du siège de Lille.*

Ce trait de la part d'un enfant,
Réveilla votre ame engourdie,
Et vous avez, en l'imitant,
Repris enfin votre énergie.
Il faut, quand on chérit l'honneur,
Qu'à sa patrie
On sacrifie
Son bien, sa vie et son bonheur.

RICHARD.

Puisque je sommes tous d'accord, faut que M. Bonnefoi nous bacle cela ce soir.

BONNEFOI.

Volontiers.

D'HERMONT.

Nous signerons aujourd'hui, et nous ferons la noce décadi.

RICHARD.

Va comme il est dit, et vive la joie.

VAUDEVILLE.

PREMIER COUPLET.

D'HERMONT.

Se brouiller sans savoir pourquoi,
Quereller sans vouloir s'entendre,
Aimer et respecter la loi,
Avec l'air de ne pas s'y rendre;
Porter dans le fond de son cœur
La justice et la bienfaisance,
Chérir la patrie et l'honneur,
C'est l'usage de France.

SECOND COUPLET.

B A Z I L E.

Tout jeune Français est porté
Vers l'amour et vers la victoire,
Et son penchant pour la beauté
Double son ardeur pour la gloire.
Prêt à devenir le vainqueur
De l'objet que son cœur encense,
Il quitte l'amour pour l'honneur,
C'est l'usage de France.

TROISIÈME COUPLET.

B O N N E F O I.

Dans les engagemens forcés,
L'hymen présente à notre vue
Deux animaux mal attelés
Tirans à la même charrue.
Le joug n'étant pas arrêté,
On les voit sans intelligence
Tirer chacun de leur côté.
C'est l'usage de France.

QUATRIÈME COUPLET.

R I C H A R D.

J'savons bien qu'on est un coquin
Quand on fait un profit extrême.
Mais ceux qui font hausser not' grain
Sont encore pu coquins qu'nous-même.
Rembarons les accapareurs,
N'écoutons que notre conscience;
L'exemple entraîne les cœurs;
C'est l'usage de France.

CINQUIÈME COUPLET.

R O S E A U P U B L I C.

Dans un ouvrage du moment
Ne demander qu'une étincelle,
Fermer les yeux sur le talent,
Les tenir ouverts sur le zèle.
De l'auteur se montrer l'appui
Par le civisme et l'indulgence;
Pussions chanter aujourd'hui:
C'est l'usage de France.

F I N.



